

Ce que la femme donne dans son foyer, c'est l'amour . . . Don gratuit ayant la particularité de l'élever sur le plan moral en dehors des sphères matérielles. Le grand piège de l'amour, c'est l'attente de la disponibilité inconditionnelle de la femme pour les tâches domestiques, phénomène <i>naturel</i> . . . Ce que veut prouver la recherche d'Andrée Michel est que si la production domestique était évaluée, enregistrée au produit national brut (PNB) et contribuait clairement à sa croissance, le statut de la femme qui s'y consacre serait mieux défini. D'ailleurs ce 'travail domestique' serait enregistré au PNB s'il n'était accompli par les mères de familles mais par des domestiques.' L'organisation de la consommation est un service au mieux-être des bénéficiaires. Dans une famille, ce sont les membres non participants qui bénéficient le plus, parce que le temps soustrait aux nécessités de l'entretien et de la gestion devient du temps de loisir. Avoir du temps pour les loisirs permet de réaliser les choses que l'on aime ou qui ont de la valeur à nos yeux. La question qui se pose donc dans les ménages est de savoir qui a le plus de temps de loisir, étant donné que le travail ménager n'est pas du loisir. . . Bien sûr, les femmes aussi bien que leur famille profitent de l'amélioration du niveau de vie familial auquel leur labeur contribue directement. Mais, les recherches démontrent que les femmes, qu'elles restent à la maison ou qu'elles cumulent les tâches domestiques et professionnelles ont, globalement, <i>moins de temps de loisir</i> que les hommes, célibataires ou mariés, donc, moins de temps pour mettre à profit le niveau de vie atteint par la famille. 'En se mariant, les hommes effectuent par jour deux fois moins d'heures de production domestique que durant leur vie de célibataire (4 contre 8), tandis que l'inverse est vrai pour les femmes (40 contre 20). Ainsi, ce ne sont pas seulement les enfants qui grèvent le budget-temps des femmes mariées, mais aussi les maris, car en se mariant, ceux-ci se déchargent d'une partie des tâches domestiques sur leurs épouses.' Le femme donne bien du temps au travail domestique, temps qu'elle soustrait aux opportunités de carrière ou de promotion quand elle en poursuit une quand même. En conséquence, surtout la femme qui reste au foyer, demeure à la merci de la générosité et de la qualité de l'amour que lui prodigue son mari . . . avantages qui peuvent lui être retirés sans préavis. Le mari, lui, en possession de plus de temps de loisir, peut se parfaire et se	consacrer à l'avancement de sa carrière. La femme a alors à jouer le rôle de soutien, maintenant l'image de marque à un niveau respectable. Si dans les ménages plutôt pauvres, la femme produit davantage de biens matériels consommés au foyer: repas faits entièrement à la maison, couture et réparations, etc, dans les familles à fort revenu, la femme, consacrant moins de temps aux tâches matérielles économiques, doit rendre des services forts rentables à long terme pour son mari, autant par son rôle de soutien que par le maintien de l'image de marque de sa représentation sociale. Le développement humain est un apprentissage de tâches vitales d'une personne par une autre, un investissement de travail unilatéral. Pourtant, la société rend invisible ce travail de la femme. La femme a habitué la société à <i>donner sans compter</i>, attitude traditionnellement valorisée. Pourtant, un nouvel esprit de compte remontant à la naissance du capitalisme et à la société de marché et qui consiste à mettre en balance les avantages et les inconvénients, les profits et les pertes a fini par achopper à la production féminine, parce que celle-ci ne reposait pas sur une véritable organisation de l'échange dans le mariage, mais sur la réciprocité, et il n'y a pas d'égalité dans la réciprocité. Tout dépend de la valeur subjective accordée à ce qui est donné. Une personne peut considérer donner beaucoup quant à elle, et la personne qui reçoit, penser que c'est bien peu ou espérer que les dons à venir compenseront le manque à gagner. 'Mais son service au bonheur des siens implique la subordination de ses préférences à celles des autres.' C'est un homme qui parle, J.K. Galbraith. La solution proposée dans ce livre est de porter la production des familles au PNB. La problématique étudiée dans ce livre aurait avantage à être examinée de très près par toutes les personnes qui travaillent à la justice sociale. <i>Simone De Beauvoir</i>, de Josée Dayan et Malka Ribowska, Editions Gallimard, 1979, 92p. Michel Euvrard Ce livre est la transcription des dialogues du film de Josée Dayan et Malka Ribowska qu'on a pu voir à la télévision. On constatera à le lire qu'il ne dit pas grand'chose sur Simone de Beauvoir, sa vie, la composition de son oeuvre, ses rapports avec Sartre, etc., qu'on ne savait déjà ou qui ne se trouve sous une	forme plus intéressante, moins rapide dans ses livres. Seul peut-être le dialogue entre les deux soeurs, Simone et Hélène, sur leur enfance évoque-t-il des sentiments encore vivants: comment la petite soeur a vécu la 'passion' de son aînée pour Zaza, que celle-ci a racontée dans <i>'Mémoires d'une jeune fille rangée'</i>; mais cela ne dure pas longtemps, pas plus que l'évocation par Olga Bost et Colette Audry de leur rencontre de Simone de Beauvoir du lycée de Rouen où elle fut le professeur de philo d'Olga et la collègue de Colette. Ces moments intéressent dans le film à cause des visages, des regards, des voix, des aller-retours dans le temps entre les images d'alors, photos des lieux et des personnages, et ces dames aujourd'hui, entre ce qui est dit aujourd'hui et les extraits de l'oeuvre — qui ne sont pas repris dans le livre. Le plaisir que prend au film la lectrice de Simone de Beauvoir tient à ce qu'elle voit et entend parler les personnages de ses livres; comme ceux-ci ont vieilli, elle cherche à faire coïncider l'idée qu'elle se faisait d'eux et ce qu'elle voit. Ce plaisir est absent du livre: il est incompréhensible que la maison Gallimard, qui édite Simone de Beauvoir, n'ait pas inclus dans le livre les extraits d'oeuvres lus dans le film, et qu'en plus il n'y ait pas une photo. Si le livre avait constitué, comme le film, un montage des paroles dites, de textes lus, de documents du passé, photos et manuscrits, et de photographies du film, il aurait été un document propre à stimuler une relecture des oeuvres et à l'accompagner. Tel quel, il a tout l'air d'une opération purement commerciale: on a simplement voulu 'sortir' simultanément le film et le livre; n'importe quoi pourvu que ça se vende. <i>Simone Weil. Philosophe, historienne et mystique</i>, Communications regroupées par G. Kahn, Aubier-Montaigne, 1978, 381p. Michel Despland Dans les années 30 Simone Weil fut une brillante normalienne. Elle devint agrégée en philosophie. Cette ancienne élève d'Alain, ('l'âme est le refus du corps'), excellente helléniste médite sur la liberté, Dieu, le mal. Elle s'achemine vers un dualisme dont témoigne le titre d'un de ses livres <i>La Pesanteur et la grâce</i>. Platon et sa caverne l'amènent aux Évangiles, mais devenue chrétienne, elle ne demande pas le baptême, elle reproche à l'Eglise de tenir à l'Ancien Testament, cette Bible de la cruauté, où Dieu ne se sent pas coupable
--	---	--